Ami du Clergé du 23 septembre 1954

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Collectes. — XLVIII. 15e Dimanche après la Pentecôte : Que Dieu protège son Eglise, 305.
Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. — Son actualité, 306.
Fête du Saint Rosaire. — Ce qu'est le Rosaire, 308.
Lectures bibliques. — III. Jacob : II. Le songe de Jacob, 310.

PLANS D'HOMELIES SUR LES COLLECTES

XLVIII

15e Dimanche après la Pentecôte

QUE DIEU PROTÈGE SON ÉGLISE

Que votre miséricorde inlassable, Seigneur,
purifie et défende votre Eglise ;
sans vous, elle ne peut demeurer ferme,
Que votre grâce la gouverne toujours !

C'est une bien grande leçon pour nous que cet appel de l'Eglise à la miséricorde divine. Eh ! quoi ? Nous autres, pétris de faiblesse, nous croyons pouvoir nous passer de la protection de notre Père des cieux et l'Eglise ne s'estime pas assurée par les titres qu'elle peut invoquer comme des **droits** à l'assistance divine ? Elle a été fondée par le Christ. Elle a reçu la promesse qu'il serait toujours avec elle. Et pourtant ce n'est pas la justice de Dieu qu'elle réclame, c'est sa miséricorde qu'elle implore humblement... Grande leçon pour notre présomption. Méditons-la mot par mot.

I. — *L'appel à la miséricorde continue de Dieu*

Il se justifie par l'élément humain de l'Eglise. Elle est l'**assemblée** (sens premier de Ecclesia) **du Christ.** Que de fois Jésus a parlé de « mon Eglise ! » Avec quelle assurance il l'a fondée sur le roc inébranlable de Pierre ! Il a promis de prier pour lui, afin que sa foi ne défaille pas, il a certifié que « les portes de l'Enfer » ne prévaudraient pas sur son troupeau. Alors, pourquoi faire appel à la miséricorde ? Où est donc la misère de l'Eglise, corps du Christ ?

Elle est dans les hommes qui le composent et qui, tous, sont faillibles. Vingt siècles d'histoire nous en convainquent. Que de défaillances dans son chef et dans ses membres ! Que de fois le **beau scandale** vient mettre en joie ses ennemis !

C'est qu' « il faut (c.-à-d. il est inévitable) que le scandale arrive ». Dieu, dit S. Augustin, qui nous a créés sans nous ne nous sauvera pas sans nous. La grâce la plus puissante n'agit que dans la mesure où nous coopérons avec elle. Et cela est vrai des ministres de l'Eglise, jusqu'aux plus hauts degrés de la hiérarchie. Pierre a défailli. Ses successeurs ne sont pas plus que lui à l'abri des chutes. La seule grâce qui leur soit donnée d'office malgré la trahison de certains chefs, c'est celle qui préserve de l'erreur soit l'ensemble des Evêques, soit le Pape, quand un concile œcuménique ou une définition « ex cathedra » engagent la foi de l'Eglise. « La parole de Dieu ne peut pas péricliter entre des mains indignes : elle « demeure à jamais ». Cela suffit.

Mais cela ne signifie pas qu'il faille rester indifférents aux manifestations de cette sainteté qui est un des signes caractéristiques de l'Eglise du Christ. Il faut que la vertu de ses chefs fasse honneur à son fondateur. Il faut beaucoup de papes comme Pie X. Il ne faut plus qu'on ait à déplorer des Borgia. Et cela n'est pas garanti nécessairement par l'assistance générale de l'Esprit. Pour qu'il agisse dans la vie, dans l'âme des Papes, des évêques, des prêtres, des fidèles, il faut l'en supplier, car Dieu respecte la liberté de ses élus. Cela, il ne nous le doit pas en justice. C'est du ressort de sa miséricorde. Voilà pourquoi, à pareil jour, dans toutes les messes qui se célèbrent à travers le monde, le même cri humblement suppliant monte des assemblées chrétiennes au cours du divin sacrifice : « Que votre miséricorde continue purifie et défende votre Eglise ! »

II. — *Purifiez votre Eglise !*

Dieu ne peut pas n'être pas sensible à ce vœu, qui reflète si exactement la volonté de son Fils bien-aimé. Car, comme le dit S. Paul, « le Christ s'est préparé une Eglise resplendissante, sans tache ni ride, ni rien de tel, mais sainte et irréprochable » (Eph., V, 27). C'est un beau rêve qu'il a fait. Et c'est en quelque sorte la raison même de sa venue ici-bas : arracher l'humanité à toutes les laideurs du péché, à cet « antique esclavage qui la tient sous le joug du péché » (Collecte de Noël, Messe du jour). Il a assumé en lui tous les hommes, pour parachever ou plutôt pour redresser la Création et pour se donner la joie et la fierté d'offrir à son Père cette humanité lavée dans son sang, désormais fidèle et parée de toutes les séductions de l'amour et de la vertu.

Si S. Paul « éprouve une divine jalousie » à l'égard de ses Corinthiens (II Cor., XI, 22) que dire de la jalousie qui brûle le cœur du Christ à l'égard de son épouse ? Quelle affliction aux jours sombres où l'auréole de sainteté de cette épouse bien-aimée paraît s'éclipser, comme en certaines périodes du Moyen Age ou de la Renaissance...

C'est la raison pourquoi il inspire à des âmes élues un S. Bernard, une Ste Catherine de Sienne, un Grégoire VII, ce zèle réformateur qui réclame ou qui impose « la réforme de l'Eglise dans sa tête et dans ses membres ».

Le concile de Trente n'a pas de souci plus poignant que de décréter cette réforme, réclamée par toutes les âmes généreuses, perpétrée d'une manière révolutionnaire par Luther et Calvin, accomplie dans l'ordre par un S. Charles Borromée, un Ollier, un Bérulle. Les taches ont disparu, les rides se sont effacées, autant que le comportait la faiblesse humaine. C'est cette jalousie du Christ, attisée par les prières des meilleurs, qui a doté l'Eglise d'un clergé digne dans son ensemble.

C'est elle qui nous a valu de grands et saints Papes, elle qui a fait surgir tant d'Ordres religieux voués à la contemplation, à l'enseignement, au soin des malades, à l'apostolat indigène. C'est elle, enfin, qui a fait fleurir tant de saints, parure incomparable de l'Epouse...

III. — *Défendez votre Eglise*

Danger au dedans, danger au dehors. Vous savez comment s'appelle ce danger : c'est l'**athéisme militant.** Chez nous, c'est le laïcisme, qui livre

de si rudes combats sur le champ de bataille de l'enseignement, c'est l'amoralisme qui pourrit tant de jeunes âmes. Derrière le « rideau de fer », c'est le communisme qui emprisonne, torture, assassine prêtres et fidèles. Comme toujours, Satan conduit l'attaque, avec une astuce infernale, avec une cruauté impitoyable, pensant étouffer l'Eglise du Christ, sa mortelle ennemie...

Vous n'êtes pas sans connaître les procédés odieux mis en œuvre pour faire disparaître de l'immense territoire sous obédience communiste, tous ceux, évêques, prêtres, laïcs, coupables de représenter l'Eglise catholique. Vous avez lu la relation de ces interrogatoires qui, durant des heures, soumettent les témoins du Christ à une torture morale épouvantable, pour leur arracher l'aveu qu'ils sont les ennemis du peuple, qu'ils ont trafiqué les devises, qu'ils sont en relations avec les ennemis des soviets, et donc dignes de mort. Des milliers de fidèles sont, par ces « épurations », privés de tout secours religieux et soumis à une propagande perfide, tendant à les faire apostasier. Dans l'immense Russie, dans la Chine, autre colosse et partout où sévit la rage diabolique des communistes, il n'y aura bientôt plus personne pour enseigner et défendre la foi du Christ, pour répandre sa lumière et sa vie...

C'est contre cet immense danger que nous prions d'un même cœur, au cours de cette messe : « **Seigneur, défendez votre Eglise...** Armez-la pour le bon combat, ne souffrez pas que la foi s'éteigne en ces immenses contrées d'où vous êtes chassé, et dans nos pays, minés par la propagande communiste... »

IV. — *Sans vous, votre Eglise ne peut tenir debout : gouvernez-la donc*

Voilà l'aveu de notre radicale insuffisance, aveu qui, s'il est humble et loyal est un irrésistible appel à la Toute-Suffisance. Nous savons tous que si Dieu cessait un seul instant de vouloir la création, les mondes, immanquablement, retomberaient dans le néant. Il en est ainsi du monde spirituel, à cette différence près, — il ne faut pas se lasser de le redire — que l'univers est inerte entre les mains de son Créateur, et que l'Eglise est une assemblée de libertés qui doivent coopérer à sa survie.

Voilà pourquoi, au terme de cette oraison si éloquente, nous faisons appel à la Providence surnaturelle, qui couronne l'œuvre de la Création en nous appelant à coopérer avec elle. « Ni moi sans vous, ni vous sans moi ». Telle est la Loi qui régit les rapports de l'Eglise avec Dieu. L'Eglise, c'est le Christ poursuivant son œuvre rédemptrice, prolongeant par ses envoyés l'écho de sa parole, qui est esprit et vie, continuant d'offrir au Père son corps immolé sur la croix, proposant à toutes les bonnes volontés la vie divine. **Proposant** et non pas **imposant.** Pour être sauvé, il faut **vouloir l'être.** Pour que l'Eglise bénéficie du gouvernement de l'Esprit-Saint, il faut qu'elle s'y soumette, qu'elle l'appelle à grands cris.

* * *

Demandons l'aide, l'appui, la direction, l'assistance de l'Esprit de Jésus, toujours à l'œuvre pour façonner, embellir, fortifier, défendre l'Eglise. Qu'il la répande par toute la terre, afin que, partout, le nom du Seigneur soit sanctifié, et accomplie sa volonté. Qu'il la maintienne dans son unité et lui accorde la paix : « **coadunare et pacificare** », qu'il fasse partout resplendir la beauté immaculée d'Epouse du Christ ! Qu'il suscite d'éclatants progrès dans sa doctrine, qu'il lui donne des prêtres, de saints prêtres, qu'il ramène dans son sein les égarés de toutes les dissidences ! Qu'il la soutienne dans ses efforts pour pousser la lumière de l'Evangile dans un monde enténébré, pour faire régner dans un monde affreusement déchiré par les luttes fratricides la paix, la vraie paix, la Paix du Christ !

SAINTE THERESE DE L'ENFANT-JESUS

(3 octobre)

SON ACTUALITÉ

La récente consécration de la basilique de Lisieux a rappelé, si cela était nécessaire, que la « Petite Thérèse » est toujours actuelle dans notre dévotion. Profitons de sa fête liturgique pour méditer deux raisons de cette actualité : 1° sa doctrine est très proche de l'Evangile ; 2° elle répond très bien, par certains aspects, aux besoins de nos contemporains.

I. — *Doctrine évangélique*

Quand vous prenez le train, ou l'auto-car, ou un simple vélo, vous trouvez que cela va de soi. Nous sommes tellement habitués à nous déplacer de cette manière que ces divers moyens de locomotion ne nous posent plus de problèmes. Et cependant, il a fallu que l'humanité fasse des inventions de toutes sortes durant des millénaires pour en arriver là.

De même, quand nous entendons exposer la doctrine de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, nous trouvons aussi que cela va de soi, que c'est évident, et que ce n'est pas la peine de s'émerveiller devant des choses aussi simples.

Dans l'un et l'autre cas, le moyen d'apprécier correctement les découvertes modernes est de les *comparer aux procédés des siècles passés.* Si, devant le retard de votre car, au lieu de vous impatienter, vous pensez que voilà seulement cinquante ans vous auriez dû faire le trajet dans une voiture à chevaux, vous concluez que vous avez somme toute de la chance. De même, si vous vous rappelez quelle idée on se faisait de la sainteté voilà seulement un siècle, vous apprécierez beaucoup plus les innovations de Sœur Thérèse.

Comment envisageait-on la ferveur, voilà cent ans ? A l'exemple d'un S. Curé d'Ars.

On a proposé d'appeler le XX[e] siècle le *siècle du Curé d'Ars.* Il est certain que ce modeste prêtre a bouleversé une partie de l'opinion de son temps. Il est tellement au-dessus de nous par son ascétisme invraisemblable qu'il nous éblouit et nous jette dans un autre monde.

Mais si l'on identifie sa sainteté et les moyens qu'il employait pour y parvenir, on en conclut qu'il est impossible de devenir saint sans faire comme lui : dormir trois heures par nuit, vivre de pommes de terre moisies, se donner des disciplines sanglantes, coucher sur la dure, etc.

Et c'est ce qui s'est produit. Voilà seulement cinquante ans, on ne séparait pratiquement pas la sainteté de toutes ces manifestations extérieures de pénitence. Nous en avons un exemple frappant dans la vie d'un saint prêtre, contemporain du Curé d'Ars et son voisin : le P. Chevrier. Lui aussi avait la passion de se sanctifier et de convertir les âmes. Apprenant par quels moyens son collègue d'Ars y parvenait, il voulut faire comme lui : coucher l'hiver dans une pièce glacée, manger de l'herbe, etc. Il fit si bien qu'il faillit s'empoisonner et mourir. Ce genre de confusions nous stupéfie aujourd'hui : hé bien ! à qui le devons-nous ? A la petite Thérèse, en grande partie !

Et vous croyez que les illusions de cette espèces sont exceptionnelles ? Pas du tout : on les retrouve à toutes les époques de l'histoire de l'Eglise.

Ainsi aux premiers siècles, il y eut un immense enthousiasme en faveur de la vie érémitique. Des milliers de moines se retirèrent dans les *déserts d'Egypte et de Palestine* pour y pratiquer l'ascétisme et devenir des saints. Or, s'il y eut des saints authentiques parmi eux, il y en eut aussi beaucoup qui,eux aussi, confondirent la sainteté et les moyens facultatifs d'y parvenir. Ainsi, par ascétisme, certains solitaires pratiquaient telles ou telles pénitences exceptionnelles : leurs voisins, en apprenant cela, rivalisaient d'ardeur et tâchaient de faire mieux. L'un d'eux eut la drôle d'idée de rester un grand nombre de jours debout sur une seule jambe : aussitôt un de ses voisins mit sa gloriole à faire la même chose plus longtemps !

Voilà comment, sous prétexte de tendre à la sainteté, on lui tourne le dos !

Pourquoi cela ? Parce que nous avons une tendance indéracinable à CONFONDRE L'HÉROÏSME NATUREL ET LA SAINTETÉ.

Or cela fait deux choses bien différentes. *L'héroïsme* est l'attitude d'un homme qui ne compte que sur ses forces pour réaliser des exploits. Un soldat au combat peut être héroïque ; un explorateur qui brave les climats meurtriers a besoin d'héroïsme, etc.

Mais quand il s'agit de la *sainteté,* c'est très différent : les actes d'héroïsme les plus éblouissants et les plus nombreux sont parfaitement inutiles pour atteindre Dieu. Car l'héroïsme naturel, sans compter qu'il est habituellement entaché d'orgueil, ne produit que des résultats naturels bornés, alors que Dieu est infiniment au-dessus de nos efforts personnels : autant prendre une échelle pour escalader la lune !

Ou plus exactement, les saints aussi sont des héros, mais à leur manière. Leur héroïsme consiste, non à faire de grandes actions fulgurantes, mais à faire à chaque minute de leur vie les moindres actions avec la plus grande perfection. Il consiste. non précisément à réaliser des choses matérielles, mais à aimer Dieu de tout leur cœur. Il consiste à dire, après les actions et les efforts les plus méritoires : « nous sommes des serviteurs inutiles ».

Et *c'est ce que nous enseigne l'Evangile.* Vous le savez, le grand commandement est d'aimer Dieu et le prochain à la perfection. Par suite le devoir du chrétien est de vivre dans le renoncement à soi-même, l'humilité, le dévouement, et tout cela pour l'amour de Dieu.

Si bien que la doctrine évangélique est de tous les temps. A notre époque, quantité de personnes, fatiguées nerveusement, seraient bien incapables de jeûner et de se macérer le corps. Le plus clair résultat de leur tentative serait le déséquilibre mental à brève échéance.

La sainteté leur est-elle de ce chef interdite ? Pas du tout ! Elles peuvent se sanctifier aussi bien que ceux de nos ancêtres qui étaient des géants de santé et d'endurance. Seulement elles doivent le faire par d'autres moyens.

Tel est le principal élément du message de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus.

II. — *Doctrine adaptée à nos contemporains*

Tout ne plaît pas chez Sœur Thérèse aux yeux de nos contemporains.

On lui a *reproché* une certaine mièvrerie, des enfantillages, une doctrine trop facile, plus adaptée aux Carmélites qu'aux gens du monde.

Certes, tout n'est pas à copier dans son style et ses procédés de sanctification. Il faut redire à son sujet ce que nous avons dit des saints des autres âges : il serait erroné et souvent ridicule de copier ses faits et gestes sans y mettre ses sentiments intérieurs.

Mais il est bon de savoir que certains « défauts » qu'on lui reproche ne sont qu'un aspect superficiel de sa vie, conséquence de son éducation. Son manuscrit a été modifié par sa sœur aînée, qui a retranché certains passages qu'elle trouvait trop hardis. Le dernier chapitre de l'*Histoire d'une âme,* œuvre de cette même sœur, « devrait être retiré », estime son dernier historien, car il « étouffe » (?) l'aspect essentiel du message de Thérèse. Et tout n'a pas été dit à son sujet. Encore faut-il se souvenir qu'elle a donné, elle-même, à sa sœur aînée, tout pouvoir sur ses manuscrits et qu'elle a déclaré, à l'avance, comme rédigé par elle, tout ce que déciderait cette sœur... Et tous les Papes : Benoît XV, Pie XI, Pie XII ont loué sa doctrine, telle que « nos » écrits nous l'on fait connaître.

On a aussi redressé les *erreurs de jugement* qui s'étaient produits concernant la doctrine elle-même. Déjà Pie XI était mécontent que l'on comprenne mal « sa sainte » et qu'on s'autorise de sa vie et de ses écrits pour se laisser aller à la nonchalance spirituelle : « Mais c'est un homme ! » s'écriait-il pour mettre en relief sa virilité. Tel romancier, plus habile littérateur que sage historien, a tellement réagi dans le sens de la virilité qu'il a donné de Thérèse une caricature. Il a

voulu faire d'elle une héroïne dans le sens que nous disions à l'instant.

C'était tomber dans un autre excès. Thérèse est *énergique,* oui. Mais elle ne compte pour rien ses efforts dans le domaine de la sainteté. Quand il s'agit de posséder Dieu et de croître dans son amour, elle sait qu'il ne faut compter que sur la grâce, et que cette grâce nous est accordée en proportion de notre humilité et de notre confiance en Dieu — jointes, bien entendu, à notre collaboration la plus fervente.

Ainsi, bien comprise, Thérèse est sûrement adaptée à notre époque. Nous aimons l'énergie, le risque, le dévouement, l'effort. C'est cela que nous trouvons en elle. Nous ne risquons pas de nous efféminer à suivre cette jeune femme si *virile.*

Nous aimons aussi *la sincérité,* la simplicité, « l'authenticité », comme on aime à dire de nos jours. Nous avons horreur de tout ce qui est compliqué, faux, guindé. Et cela est une grande qualité.

Or Thérèse nous a encore rendu d'immenses services en ce domaine. Elle est à la fois simple et directe dans ses rapports avec Dieu, avec elle-même et avec le prochain.

Avec Dieu. Avant elle, et encore au début de ce siècle, sa patronne baptismale, Ste Thérèse d'Avila, était volontiers considérée comme un modèle mystique qu'il fallait imiter en tout point. Puisqu'elle était passée par sept « demeures » pour parvenir au sommet de la contemplation, on ne pouvait devenir contemplatif sans passer par les mêmes étapes qu'elle. Ici encore, on confondait l'essentiel et l'accessoire. On oubliait que Dieu a bien des manières d'attirer les âmes à lui, et que s'il lui plaît de leur faire brûler les étapes, cela lui est facile. Thérèse nous a prouvé par son exemple et sa doctrine qu'on peut devenir un grand saint sans s'embarrasser de tant de complications.

Avec elle-même. Cette vierge très pure, qui n'avait, de son propre aveu, jamais connu même la tentation du mal, n'avait pas à nous faire, dans son « histoire d'une âme », des révélations du genre de celles de S. Augustin dans ses « *Confessions* ». N'empêche qu'elle aussi se dépeint sans fard, et fait l'aveu de ses faiblesses, de ses tentations contre la foi ou la charité, de ses victoires aussi, avec la même simplicité. Rien de plus encourageant pour nous que de voir une grande sainte comme elle en butte aux mêmes difficultés et petites misères que les nôtres. Si cela ne l'a pas empêchée de se sanctifier, pourquoi nous découragerions-nous dans des circonstances semblables.

Avec le prochain, Thérèse est aussi franche et directe. Chargée du soin des novices, elle avertit qu'il ne faut pas venir la trouver si on craint de connaître la vérité. Il lui coûte, certes, de faire des reproches, mais puisque c'est son devoir, elle l'accomplit sans faiblesse, sachant bien que le plus grand service qu'on puisse rendre à une personne de bonne volonté, c'est de l'aider à se corriger de ses défauts.

Une fois même elle n'a pas hésité à blâmer ouvertement sa Prieure. Quand on sait à quel point une religieuse, surtout une cloîtrée, est à la dévotion de ses Supérieures, on ne peut s'empêcher de voir là une marque de droiture héroïque. Au moment de son procès de canonisation, certains théologiens se sont demandé si ce n'était pas une imperfection, vu qu'on doit toujours obéir docilement aux supérieurs. Sans doute, il faut témoigner à ceux-ci obéissance et respect, mais dans les limites de la vertu. Quand leurs ordres sont manifestement opposés à ceux de la loi naturelle, divine ou ecclésiastique, il est immoral de les exécuter.

Conclusion

Il est normal qu'une fois passées les fêtes de la canonisation nous n'ayons plus la même ferveur, au moins dans ses manifestations, envers ceux que nous venons d'honorer : il y a tant de saints dans l'Eglise catholique que nous serions bien en peine d'avoir un culte exceptionnel pour tous ceux qui sont canonisés !

A cause de cela certains ont pensé que le prestige de Sœur Thérèse baissait, et que dans un temps plus ou moins long, on l'oublierait pratiquement, comme tant de saints jadis populaires et aujourd'hui inconnus de la foule. Rassurez-vous. Vous tous qui avez apprécié le « message » de Thérèse, soyez sûrs que l'on continuera de l'apprécier à sa juste valeur jusqu'à la fin du monde. Elle est assez puissante pour tenir sa promesse et travailler jusqu'au jugement dernier, et cela suffirait pour la rappeler à notre souvenir dans nos besoins spirituels et temporels. Mais de plus, ses écrits seront toujours médités par les âmes ferventes, parce qu'ils sont en parfaite correspondance avec l'évangile éternel. « Vous êtes grande, ô petite Sainte ! déclarait le card. Pacelli, le 11 juillet 1937... Petit temple de Dieu, vous êtes devenu le *temple immense d'une humanité par vous conquise !* »

Ne croyez donc pas qu'il y ait là une question de mode. Continuez d'imiter Thérèse dans son esprit d'enfance, son humilité, sa confiance en Dieu, sa foi intrépide et son immense amour de Dieu et du prochain.

FETE DU SAINT ROSAIRE
(7 octobre)

CE QU'EST LE ROSAIRE

Avouons-le franchement : actuellement le Rosaire est une prière *méprisée* par beaucoup de chrétiens. Bien peu le disent en particulier et sa récitation, en communauté paroissiale, n'attire que des auditoires très restreints.

Cette prière — traditionnelle dans l'Eglise

— tant calomniée et méprisée de nos jours, je voudrais profiter de cette fête de « Notre-Dame du Rosaire » pour la revaloriser à vos yeux, en vous faisant voir tout à la fois son vrai sens et la vraie manière de la réciter. Je suis convaincu que vous apercevrez alors toutes les richesses cachées du Rosaire.

I

Je dis bien du *Rosaire* et non pas du chapelet. Entre les deux, il n'y a pas qu'une différence de longueur (15 dizaines au lieu de 5), différence somme toute peu importante, puisque chaque jour nous pouvons ne prendre qu'une partie du rosaire. Non, la différence essentielle est dans la façon de prier. Alors que le chapelet n'est souvent qu'une *récitation,* le Rosaire est une *méditation,* mieux une *oraison.*

Le Rosaire consiste — avant tout — à méditer les mystères de Jésus et de Marie ; à revivre, grâce à lui, les grandes étapes de leur vie depuis l'Annonciation jusqu'à leur entrée glorieuse dans le ciel en passant par la Croix et la Résurrection.

En effet, en quoi consiste notre idéal de baptisé ? A vivre du Christ ou mieux à faire en sorte que le Christ vive en nous par sa grâce et ses vertus. Le grand dessein de Dieu, c'est de nous réunir tous dans le Christ en un seul Corps mystique dont il sera la tête et nous les membres. Eh bien, si nous voulons réaliser ce haut idéal, nous avons tout intérêt à parcourir, les uns après les autres, les différentes étapes de la vie du Christ, à revivre ces gestes par lesquels le Christ nous a rachetés. Non seulement parce que cette évocation de l'histoire de notre salut ranimera notre foi et notre amour pour le Sauveur, mais aussi et surtout parce qu'il y a dans l'Evangile, dans cette vie de Jésus, une force cachée qui franchit les siècles. Ces mystères de la vie terrestre du Christ ont beau être maintenant passés, leur vertu demeure même à 20 siècles de distance. Comme dit l'Apocalypse, « le Christ est toujours vivant ; Celui qui était hier, est aujourd'hui et vivra dans les siècles des siècles » et sa vie doit passer en nous.

Comment ? me direz-vous. Evidemment, d'abord par la *liturgie.* Oh ! ce n'est pas moi qui veut la déprécier, même au profit du Rosaire. — Oui, c'est par la liturgie que l'Eglise du Seigneur fait vivre à ses membres le Christ en leur faisant contempler dans leur ordre successif, de l'Avent à la Toussaint, ses différents mystères. Et c'est ainsi qu'à chaque fête ou en chaque temps de l'année liturgique une grâce propre nous est communiquée, en même temps que nous participons à un état spécial de Jésus. C'est ainsi qu'à Noël, Jésus-Enfant naît en moi, comme à Bethléem et m'apporte l'esprit d'enfance. Le Vendredi Saint, le Christ souffrant meurt en moi et me donne le courage de mourir avec lui par l'esprit de sacrifice. A Pâques, il triomphe et ressuscite en moi et me fait déjà vivre de la vie du ciel.

Mais si, tout au long de l'année, l'Eglise, par sa liturgie, fait vivre les mystères du Christ dans le cœur de tous ses fidèles, il faut bien reconnaître que la plupart d'entre vous ne peuvent s'y unir vraiment que le dimanche. Or, toute proportion gardée, le même splendide résultat peut être obtenu par le Rosaire qui n'est pas autre chose qu'une *année liturgique en raccourci.* Méditer les mystères du Rosaire, c'est également contempler, dans leur ordre successif, les différents mystères du Christ. Car chacun d'eux nous rappelle une fête de l'Eglise. Ainsi, le 1er mystère joyeux : l'*Annonciation* — ainsi les mystères douloureux qui évoquent le Vendredi Saint, le Samedi Saint et même tout le Carême — le 5e mystère glorieux : la Toussaint. Et ainsi la contemplation de chacun de ces 15 mystères produit en nous des fruits, c.-à-d. des résultats semblables à ceux que produit en nous la célébration des fêtes liturgiques.

Vous constatez alors que le Rosaire, ainsi compris, est une prière nourrie d'Evangile. Mais à une condition — remarque capitale — c'est que l'on médite les mystères du Rosaire. Sans cette méditation, je dirais que le Rosaire est un rosier sans fleur, une rose sans odeur, un simple enchaînement monotone, — alors oui — de *Pater* et d'*Ave.* Mais bien compris, grâce au Rosaire, voilà la contemplation, l'oraison à la portée de tous.

II

J'ajoute : année liturgique en réduction, sans cesse à notre disposition pour nous livrer les richesses inappréciables de la grande liturgie, c.-à-d. les richesses mêmes de la vie de Jésus, le Rosaire est, en même temps, une *année liturgique mariale.* En effet, tout au long des mystères du Rosaire, *Marie est là pour nous donner son Fils.* Le Rosaire nous rappelle d'abord, d'une façon très concrète, que Marie a été intimement et indissolublement unie à Jésus dans l'histoire de notre Rédemption. Pas un seul mystère joyeux, glorieux ou douloureux de Jésus qui ne soit également un mystère joyeux, glorieux, douloureux de Marie. Le mot de l'Evangile nous revient à la mémoire : « *Et mater Jesus erat ibi* : et la Mère de Jésus était là ».

Le Rosaire nous rappelle aussi son rôle de maternité spirituelle. A celle qui nous a donné Jésus et qui est notre Mère, nous pouvons demander que maintenant elle forme elle-même Jésus en nous, qu'elle nous aide à vivre de la vie même du Christ. Pas de prière qui soit mieux dans la ligne de la doctrine et de la piété catholique puisqu'elle nous rappelle opportunément que Marie, voie sacrée empruntée par le Christ pour venir jusqu'à nous est, du même coup, la voie sacrée que doit suivre obligatoirement tout chrétien pour remonter jusqu'au Christ.

Et voilà pourquoi, inlassablement, dans la récitation qui accompagne la méditation, nous faisons monter des *Ave,* pleins d'amour et de confiance. Inlassablement et affectueusement

nous lui répétons la salutation de l'Ange, délégué du Père, qui exprime si bien les grandeurs de Marie ; inlassablement et affectueusement nous lui répétons les hommages qu'Elisabeth lui adressa ; inlassablement et filialement nous la supplions d'avoir pitié de nous, pauvres pécheurs qui, sans avoir peut-être commis de péché mortel, avons néanmoins suffisamment expérimenté notre faiblesse et aussi parce que priant d'un cœur catholique, nous nous souvenons de la multitude des pécheurs, nos frères. Enfin, inlassablement et avec confiance, nous ajoutons en final : « et à l'heure de notre mort » parce que nous savons bien qu'un jour viendra où la mort nous croisera sur le chemin de la vie et que sonnera l'heure de paraître devant notre Juge. Oh ! alors, quelle paix descendra dans nos âmes, lorsque murmurant de nos lèvres mourantes cette suprême invocation, nous entendrons s'y mêler l'écho des nombreux *Ave* récités au cours de notre vie sur les grains luisants de notre chapelet.

Ne disons plus que ces inlassables répétitions engendrent la mélancolie. Non, non, et non, ce langage n'est jamais monotone dans l'uniformité de ses expressions si c'est le langage du cœur, le langage de l'amour et de la douleur qui aiment redire toujours la même formule insistante. Et ce n'est pas non plus la prière verbeuse des païens qui espèrent en la multiplication des mots plus qu'en l'intensité des sentiments. C'est bien plutôt la prière insistante de la Chananéenne et du solliciteur importun, données en exemple par le Christ lui-même.

J'admire la fine psychologie de l'Eglise. Elle sait bien que nous sommes corps et âme : que nous agissons avec tout nous-mêmes ; que le corps peut gêner ou aider considérablement l'âme à laquelle il est uni si intimement. Aussi bien, dans sa pensée, ces *Pater* et ces *Ave* seront comme un refrain en sourdine, refrain pas compliqué, facilement retenu par cœur et qui viendra soutenir notre méditation. Avec nos lèvres, nos doigts eux-mêmes seront occupés pendant que notre esprit et notre cœur travailleront. Et ainsi, toutes ces paroles et tous ces gestes, tout cet automatisme seront comme une orchestration physique qui favorisera le recueillement de l'âme. Ce rythme lent, cette répétition de gestes et de paroles viendront investir physiquement l'âme de paix. Ils la mettront en état de prière et de contemplation.

III

Pour être complet, j'ajouterai que, si le Rosaire se nourrit d'Evangile, il se *nourrit également des événements de notre vie*. Marie, en effet, a été vraiment notre sœur et Jésus notre frère en humanité. Autrement dit, leurs vies, par bien des côtés, ont été toutes semblables à la nôtre avec ses joies, ses douleurs. C'est ainsi que chacun de nous a son jardin des Oliviers au cours de sa vie, c.-à-d. qu'inévitablement nous rencontrons ici-bas des heures sombres, désespérées où la douleur nous courbe vers la terre. Quel réconfort alors de méditer ce mystère douloureux dans la vie de Jésus et de Marie. De même l'Annonciation bien méditée me rappellera que, moi aussi, j'ai été appelé à l'apostolat, que je dois être la « servante » ou le « serviteur » du Seigneur, avide de le donner autour de lui. La Visitation attirera mon attention sur mon rayonnement de chrétien ou de chrétienne. Marie m'aidera à prononcer ces paroles chargées de bonté qui feront tressaillir l'être de grâce qui sommeille au fond de tous les cœurs humains. Et ainsi de tous les mystères de mon Rosaire. Chacun m'aidera à mettre ma vie de chaque jour au contact de l'Evangile et m'apprendra que toutes mes pauvres joies humaines, mes misérables douleurs humaines, mes modestes travaux humains, que tout, absolument tout, peut être sanctifié ici-bas.

Je souhaite que vous profitiez de cette Année mariale pour répondre enfin aux appels multipliés de votre Chef, N. S. Père le Pape, en faveur du Rosaire. Puissiez-vous le réciter en espaçant les mystères sur toute votre semaine ou en vous les partageant entre les membres de la famille. Puissiez-vous le réciter bien, sans précipitation choquante, mais en hommage intelligent et sincère, à Jésus et à Marie. Je souhaite aussi qu'une assemblée digne de cette paroisse se trouve chaque soir de ce mois à l'église pour dire, au nom de toute la communauté paroissiale, cette prière qui est essentiellement une prière de rassemblement.

* *

Ah ! oui « faites, Seigneur, qu'en repassant, par la récitation du Rosaire de la T. S. Vierge Marie, les mystères de la Vie, de la Mort et de la Résurrection de N.-S. Jésus-Christ, nous imitions ce qu'ils renferment et obtenions ce qu'ils promettent. » *Amen.*

LECTURES BIBLIQUES

III
Jacob

II. — Le songe de Jacob (Gen., xxviii, 10-22)

Jacob est l'élu de Dieu. C'est lui qui doit être l'héritier des promesses faites à Abraham et à Isaac. Il a reçu la bénédiction de son père et voici maintenant qu'il s'en va vers le pays d'où sont venus ses ancêtres. C'est là qu'il trouvera, comme jadis son père, une épouse de sa race. Il quitte donc le sud palestinien pour aller en Mésopotamie. Il suit la route souvent parcourue par les siens au cours de leurs déplacements de nomades, le long des crêtes qui dominent le pays de Canaan. Et c'est ainsi qu'il arrive un soir en un lieu dont le nom n'est pas tout d'abord donné et où il va passer la nuit. Mais cette nuit sera marquée par un songe, une manifestation divine d'une grande importance, à laquelle semble

répondre, lors de son retour, la lutte avec Dieu sur les bords du Jabbok (XXXII, 23-33).

Ce songe marque un moment important dans la vie de Jacob. Il est riche d'enseignements théologiques. Dans le N. T. Notre-Seigneur lui-même le rappelle quand il dit à Philippe : « Vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme » (Jo., I, 51). Ainsi les deux Testaments, ici comme en bien d'autres cas se répondent, comme pour marquer de l'un à l'autre le progrès et l'épanouissement de l'œuvre de Dieu.

L'échelle de Jacob

Le songe comprend deux épisodes. Jacob voit tout d'abord une échelle dressée sur terre et dont le sommet touche au ciel, parcourue par des anges (IX, 12). Ensuite Dieu, qui se tient en haut, lui parle pour renouveler en sa faveur les promesses faites à Abraham et pour l'assurer de sa protection (13-15). A ces deux parties correspondent les réflexions (16-17) et les engagements (20-22) de Jacob à son réveil.

Jacob allait donc dormir à la belle étoile. Nous apprendrons cependant, plus loin, qu'il y avait là une ville qui jadis s'appelait Luz. Mais Jacob n'est pas allé demander l'hospitalité chez l'un ou l'autre de ses habitants. Il s'est contenté de ramasser une pierre sur laquelle il pose sa tête pour dormir. Et c'est là qu'il s'endort, las du chemin parcouru et songeant avec quelque angoisse à l'avenir qu'il attend. Il voit alors, dans son sommeil, une échelle mystérieuse qui va de la terre au ciel et sur laquelle les anges de Dieu montent et descendent.

Que signifie pareille vision ? La première exclamation de Jacob à son réveil nous l'apprend : « Le Seigneur habite en ce lieu, et je ne le savais pas !... Ce lieu est redoutable ; c'est une demeure de Dieu, c'est une porte du ciel ». « *Demeure de Dieu* ». c'est ce que traduit le nom de Béthel, donné à la localité, et qui signifie précisément : maison de Dieu.

Il est donc des lieux qui sont spécialement marqués par une présence divine, des lieux où Dieu établit sa demeure et fait sentir son action. Jacob semble pourtant s'être endormi dans un lieu quelconque, dans un lieu tout à fait profane. Cependant Béthel nous est déjà apparu dans l'histoire des patriarches. Quand Abraham est entré dans le pays de Canaan, il est passé par Sichem où il a élevé un autel. De là il est allé à l'est de Béthel ; et c'est le nom donné à la ville dès ce moment ; il dresse sa tente entre Béthel et Aï, et là bâtit un autel. Au cours de ses déplacements il reviendra en ce lieu où il invoquera le nom de son Dieu ((XIII, 4). Béthel sera célèbre dans l'histoire d'Israël. Jacob y reviendra (35). C'est là qu'au temps des Juges sera l'arche d'alliance et que le peuple viendra consulter Dieu (Juges, XX, 26-28). Béthel sera ensuite, après la révolte de Jéroboam et la constitution du royaume du Nord, l'une des deux villes saintes où le nouveau roi dressera ses fameux veaux d'or. Ce sera même le sanctuaire par excellence du royaume d'Israël (I Rois, XII, 26-32).

Béthel existe encore aujourd'hui et porte le nom à peine changé de *Beitin*. A huit cents mètres du village, se dressent les ruines d'un monastère byzantin et d'une église dédiée au souvenir de la vision de Jacob. Non loin de là d'autres vestiges rappellent l'emplacement du campement d'Abraham. Ces lieux conservent donc les souvenirs des deux patriarches, souvenirs qui ont dû d'ailleurs être groupés tous autour de l'ancien sanctuaire de Béthel.

Il ne faut pas nous étonner que le récit qui nous a transmis l'épisode de la vision de Jacob semble la placer en un lieu jusqu'alors inconnu. Bien des événements intéressant la vie des ancêtres se rattachaient à ce lieu et les prêtres qui les rapportaient pouvaient les présenter comme des épisodes indépendants. Aussi, peut-on, quand on les rapproche, avoir l'impression qu'il n'y a aucun rapport entre eux, et même qu'ils se contredisent. Il n'en est rien ; il suffit de se souvenir que chacun d'eux était rapporté pour lui-même et que, lorsqu'on les a groupés dans une même œuvre, on n'a pas tenté de les harmoniser.

Béthel est donc dans toute l'histoire d'Israël un lieu sacré, comme le sera plus tard la colline sur laquelle se dressera le temple de Jérusalem, elle aussi marquée pour ce choix par une manifestation surnaturelle (II Sam., XXIV, 15-25). Dieu sans doute est partout présent. On l'honore cependant en certains lieux, déterminés le plus souvent par un concours de circonstances où la volonté humaine se sent comme guidée et conduite par une providence toute spéciale.

Les lieux consacrés au culte étaient le plus souvent chez les Sémites à ciel ouvert. Un autel, une pierre sacrée en étaient l'élément essentiel. Tout autour, une enceinte séparait les terres profanes du territoire réservé à la divinité. A Béthel, Abraham jadis a élevé un autel ; plus tard, à son retour Jacob fera de même. Cette fois on le voit prendre la pierre sur laquelle sa tête a reposé pendant son sommeil, en faire une « pierre dressée » *(massebah)* et verser de l'huile sur son sommet. Cette pierre devient donc une pierre consacrée. N'y voyons pas uniquement une sorte de souvenir commémoratif, d'ex-voto laissé là par Jacob pour rappeler son passage. Il déclare en effet que cette pierre qu'il a dressée, comme une stèle, sera pour lui une « maison de Dieu », une *Béthelohim*. Il considère donc cette pierre non seulement comme signe, mais comme siège de la présence de Dieu. Plus tard les Grecs appelleront les pierres tombées du ciel, et tenues pour sacrées, des bétyles. Tous ces mots rappellent le nom de Béthel. Il est inutile de nous attarder sur tout ce qu'il peut y avoir ici de lié aux vieilles croyances sémitiques, et d'un peu primitif, dans ce sentiment de la présence du divin en de simples pierres. Retenons simplement cette idée qu'un lieu